

Plan Langage et réalité

I. Le langage est l'ensemble des signes permettant aux individus de se rapporter à la réalité comprise comme ensemble des choses et être existantes.

a. Le langage est l'outil de description et de désignation du réel.

Si le langage prétend désigner et décrire la réalité alors il suppose une adéquation des mots aux choses.

Texte : Lucrèce, **De Rerum Natura**, V, 1028-1032 et 1056-1062 (trad. J. Kany-Turpin)

« La nature fit émettre les divers sons du langage/ et l'utilité exprimer le nom des choses./ Un exemple voisin nous est fourni par les enfants./ l'incapacité même de parler les pousse au geste./ leur fait montrer du doigt les objets présents./ [...] Mais enfin, pourquoi tant s'étonner / si le genre humain, ayant une voix et langues efficaces/ nota les choses de sons variant avec la sensation/ quand les troupeaux muets, quand les bêtes sauvages/ émettent des sons différents et variables/ selon qu'ils souffrent ou craignent ou que leur joie éclate/ comme nous l'apprennent des faits évidents ? »

Dans le texte de Lucrèce le langage est là pour désigner les choses et les caractériser selon la sensation qu'elles produisent. En cela, le langage est lié à la sensation selon le mode de la traduction : les mots traduisent les choses et les sentiments, le langage est traducteur de la réalité. C'est parce qu'il a une langue et la voix que l'homme peut parler, c'est-à-dire donner des noms aux choses « présentes », c'est-à-dire à la réalité. La réalité prise comme référence du langage.

Ex : si je dis à mon voisin, lors d'une balade : regarde le cheval dans le pré, il va tourner son regard vers le cheval et non pas vers l'arbre à côté de nous. Le mot « cheval » m'a permis de désigner la réalité qu'est l'animal « cheval. »

Il y a différents langages selon les différents moyens qui sont donnés aux espèces : les animaux possèdent les cris, les hommes les sons, le nouveau-né le geste. Mais tous se rapportent à la réalité donnée par la sensation.

Pb : cependant, si Lucrèce pense la diversité des langages selon les différents moyens, il n'explique pas comment parmi les hommes ayant le même moyen de communication, les

mêmes organes, langue et voix, les vocables désignant les choses puissent variés d'une langue à l'autre. La variation des mots pose problème : ou bien les mots ne se rapportent pas de façon nécessaire à la réalité, ou bien la réalité doit être multiple et porter en elle-même la possibilité de cette pluralité.

Ex : si je dis à mon ami « regarde le cheval dans le pré », mais qu'il est anglais, il ne se tournera probablement pas vers le cheval. Le mot ne désignera pas pour lui la réalité qu'il désigne pour moi. Comment expliquer alors le rapport du langage à la réalité ? Si un mot n'est pas signifiant dans toute langue de la même façon alors, le langage ne peut être naturellement lié à la réalité. Il doit faire l'objet d'une convention et d'une institution. C'est-à-dire que le rapport du mot à la chose ne serait plus tant naturel qu'arbitraire.

Texte : Platon, *Cratyle*. 389d- 389e

« **SOCRATE.**

« Le législateur doit donc aussi, mon cher ami, former avec les sons et les syllabes ; les noms qui conviennent aux choses; il faut qu'il les fasse et qu'il les institue en tenant ses regards attachés sur l'idée du nom, s'il veut être un bon instituteur de noms. Il est vrai que tous les législateurs ne renferment pas le même nom dans les mêmes syllabes: [389e] mais nous n'ignorons : pas que tous les forgerons ne se servent pas du même fer, quoiqu'ils travaillent au même instrument et dans le même, dessein. Toutefois cet instrument, tant qu'il représentera le même modèle, ne laissera pas d'être bon [390a] malgré la différence du fer, soit d'ailleurs que l'ouvrier, l'ait fait chez nous ou chez les Barbares. N'est-il pas vrai ?

HERMOGÈNE.

Certainement.

SOCRATE.

*Tu jugeras donc de même du législateur, qu'il soit grec ou barbare : pourvu qu'il approprie convenablement à chaque chose l'idée du nom, **22** de quelques syllabes qu'il se serve, il n'en vaudra ni plus ni moins pour appartenir à notre pays ou à tout autre. »*

Le texte de Platon nous permet de penser la nécessaire institution du langage. Celui-ci n'est pas donné naturellement mais fait l'objet d'une institution et d'une convention, c'est-à-dire qu'il doit être établi et faire l'objet d'un accord entre différents sujets. Cette origine conventionnelle du langage permet de rendre compte de la variété, au sein du langage, des langues.

Le mot = un symbole et non pas un signal = signal = lien naturel à la chose (fumée et feu). Symbole = lien conventionnel. (cf. Benveniste.)

L'institution du langage laisse alors penser que le lien entre mot et chose n'est plus qu'un lien arbitraire. Cependant, malgré cette dimension, ainsi que le texte le dit, il nous semble bien que les mots et donc le langage conviennent aux choses, c'est-à-dire qu'ils se rapportent à elle de façon cohérente et surtout compréhensible. Lorsque nous nommons une chose « cheval », nous ne semblons pas désigner arbitrairement la réalité par un signe purement contingent. Qu'est ce qui, dans le langage donne aux mots leur légitimité et leur rationalité ?

Platon donne un premier élément : ce que le mot ferait ce n'est pas tant rapporter la chose à un son mais rapporter cette chose à son idée, à son concept.

- b. Le langage permet d'unifier la réalité en subsumant le particulier sous le multiple par le recours au concept.

Le rapport du mot à la chose ne semble pas être direct. Au contraire, il apparaît qu'il opère un détour via le concept de la chose, c'est-à-dire vers sa représentation intellectuelle. Le concept nous permettrait alors de viser le réel non plus comme ensemble de particuliers mais à partir de ses déterminations abstraites et générales. Le langage permettrait alors de se rapporter au réel de façon rationnelle et générale en sortant du simple domaine de la sensation : le langage serait représentation de la réalité.

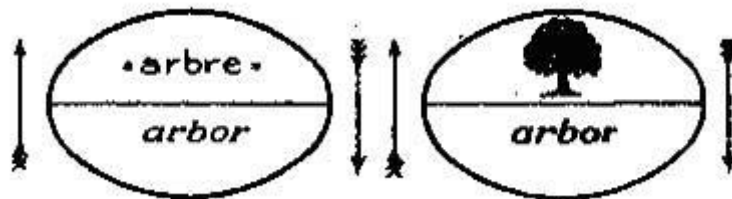
Texte, Saussure, **Cours de linguistique générale**, I, chap 1 § 1

"Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. [...] Nous appelons signe la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (arbor, etc.). On oublie que si arbor est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept « arbre » de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total. [...]"

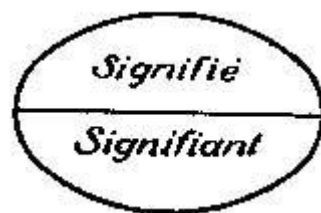
Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces qui peut être représenté par la figure :



Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre. Que nous cherchions le sens du mot latin *arbor* ou le mot par lequel le latin désigne le concept « arbre », il est clair que seuls les rapprochements consacrés par la langue nous apparaissent conformes à la réalité, et nous écartons n'importe quel autre qu'on pourrait imaginer.



Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux soit du total dont ils font partie.



[...]

Le lien unissant le *signifiant* au *signifié* est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par *signe* le total résultant de l'association d'un *signifiant* à un *signifié*, nous pouvons dire plus simplement : le *signe linguistique* est arbitraire.

Ainsi l'idée de « soeur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons s-ö-r qui lui sert de *signifiant* ; il pourrait être aussi bien représenté par n'importe quel autre : à preuve les différences entre les langues et l'existence même de langues différentes : le *signifié* « boeuf » a pour *signifiant* b-ö-f d'un côté de la frontière, et o-k-s (*Ochs*) de l'autre [...].

Le mot arbitraire appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le *signifiant* dépend du libre choix du sujet parlant [...] ; nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au *signifié*, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité."

Le texte de Saussure nous permet de sortir d'une conception simpliste du langage. Celui-ci n'est pas une « nomenclature, c'est-à-dire une liste de termes correspondant à autant de choses. » Le signe linguistique (le terme employé) ne relie pas une chose à un mot mais un concept à une image acoustique. Le concept c'est le signifié qui lui se rapporte à la chose de façon nécessaire quand l'image acoustique elle, s'y rapporte de façon arbitraire. Le mot est toujours composé d'un signifiant et d'un signifié, c'est-à-dire d'une partie arbitraire (le signifiant) et donc variable d'une langue à l'autre (cheval, horse) et d'une partie essentielle (le signifié) qui perdure au travers des changements de signifiants : que j'appelle le cheval horse ou cheval, je renvoie bien mon interlocuteur au concept de l'animal cheval.

Ainsi, apprendre une langue ce n'est pas tant apprendre des concepts que des signifiants, des images acoustiques arbitraire. Nous le voyons nous-mêmes, lorsque nous apprenons par exemple l'anglais, nous rapportons le terme « horse » à notre concept du cheval.

Mais alors, comment garantir le rapport du concept à la chose ? Si le mot ne relie plus la chose à un signe mais bien une image acoustique à un concept, que devient la réalité ?

Texte : Leibniz, **Discours de Métaphysique**, 1686, XXIV, G IV, p. 450.

"Il est bon aussi de discerner les définitions nominales et les réelles : j'appelle définition nominale, lorsqu'on peut encore douter si la notion définie est possible, comme par exemple si je dis qu'une vis sans fin est une ligne solide dont les parties sont congruentes ou peuvent incéder l'une sur l'autre ; celui qui ne connaît pas d'ailleurs ce que c'est qu'une vis sans fin pourra douter si une telle ligne est possible, quoique en effet ce soit une propriété réciproque de la vis sans fin, car les autres lignes dont les parties sont congruentes (qui ne sont que la circonférence du cercle et la ligne droite) sont planes, c'est-à-dire se peuvent décrire in plano. Cela fait voir que toute propriété réciproque peut servir à une définition nominale, mais lorsque la propriété donne à connaître la possibilité de la chose, elle fait la définition réelle ; et tandis qu'on n'a qu'une définition nominale, on ne saurait s'assurer des conséquences qu'on en tire, car, si elle cachait quelque contradiction ou impossibilité, on en pourrait tirer des conclusions opposées. C'est pourquoi les vérités ne dépendent point des noms, et ne sont point arbitraires comme quelques nouveaux philosophes ont cru. Au reste, il y a encore bien de la différence entre les espèces des définitions réelles, car quand la possibilité ne se prouve que par expérience, comme dans la définition du vif-argent dont on connaît la possibilité parce qu'on sait qu'un tel corps se trouve effectivement qui est un fluide extrêmement pesant et néanmoins assez volatile, la définition est seulement réelle et rien davantage ; mais lorsque la preuve de la possibilité se fait a priori, la définition est encore réelle et causale, comme lorsqu'elle contient la génération possible de la chose ; et quand

elle pousse l'analyse à bout jusqu'aux notions primitives, sans rien supposer qui ait besoin de preuve a priori de sa possibilité, la définition est parfaite ou essentielle. »

Les définitions réelles nous donnent la possibilité, soit l'essence de la chose, c'est-à-dire sa réalité. Les définitions nominales, elles, ne nous donnent que différents points de vue sur la chose et donc différents aspects de sa réalité

Le langage aurait donc cette double fonction de description de la réalité et de définition de la réalité. Cette double fonction reposerait sur la possibilité de remonter de la chose à son concept et sur la possibilité, pour chaque chose, de la faire correspondre avec le concept adéquat.

- c. Le langage a pour référence l'idée ou le concept de la chose plus que la chose elle-même, c'est ce qui garantit sa compréhension et son universalité.

Alors, le langage serait ce qui, par le concept permet de nous rendre réel la réalité elle-même, sous la forme non plus de la chose, c'est-à-dire du réel dans sa manifestation spontanée, mais sous la forme de l'objet.

Texte : Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'oeuvre sur le kavi* (posthume, 1906), trad. P.Caussat, Éd. du Seuil, 1974, p. 199-201.

"L'examen des oeuvres produites par la langue ne confirme pas davantage la thèse selon laquelle la représentation ne ferait que dénoter les objets déjà reconnus par la perception. Il serait impossible de rendre par là pleine justice à la richesse profonde de la langue. Celle-ci ôtée, c'en est fini du concept, mais c'en est fini aussi de l'objet pour l'âme, puisque l'objet extérieur ne peut accéder qu'au moyen du concept à l'essentialité capable de la faire reconnaître par l'âme. Car le mot s'enracine précisément dans une telle perception ; plutôt qu'une réplique de l'objet en soi, il l'est de l'image que cet objet a produite dans l'âme. La subjectivité étant inévitablement entrelacée à toute perception objective, il est permis, indépendamment même du langage, de considérer que chaque noyau d'individualité humaine est un centre original de perspective projeté sur le monde. Il en est à plus forte raison ainsi avec la langue, car le mot s'érige en objet, face à l'âme, le fait, comme nous verrons plus loin, en se lestant d'auto-signification et en important une manière d'être originale. [...]"

L'homme s'entoure d'un univers sonore, afin de recueillir et d'élaborer en lui l'univers des objets. De telles expressions n'outrepassent nullement la plus élémentaire vérité. Les rapports que l'homme entretient avec les objets sont fondamentalement et, osons le dire, puisque aussi bien l'affectivité et l'activité dont il est le théâtre dépendent de ses représentations, exclusivement réglés par la manière dont le langage les lui transmet. C'est par un seul et même acte qu'il tisse autour de lui la trame de la langue et qu'il se tisse en elle ; chacune décrit autour du peuple dont elle relève un cercle dont il n'est

possible de s'échapper que pour pénétrer, au même instant, dans un autre. Il faudrait donc voir dans l'apprentissage d'une langue étrangère la conquête d'une perspective nouvelle et le renouvellement de la vision du monde qui dominait jusque-là ; [...]

La langue est, dès ses premiers pas, entièrement humaine et a des ressources pour s'avancer, hors de toute préméditation, à la rencontre de tous les objets, qu'ils soient donnés fortuitement par la perception sensible ou qu'ils soient élaborés par l'activité intérieure."

Le langage est le moyen par lequel l'esprit peut se représenter et donc se rendre présent la réalité.

Par le langage on passe de la représentation perceptive et de l'affection de la réalité à l'élaboration de celle-ci en objet de l'âme et de l'esprit. Le rapport du langage à la réalité se comprend à la fois comme intériorisation du monde extérieur manifesté par la perception et comme extériorisation du monde intérieur qui est manifesté par l'ensemble des représentations et des objets de l'esprit.

Mais alors, la question se pose de savoir à quelle réalité nous avons réellement affaire dans le langage. S'agit-il de la réalité comprise au sens de ce qui existe indépendamment de nous ou de la réalité comme reconstruction pour la pensée de ce qui est à partir de ce qui se donne dans l'expérience ?

Le langage est une structure et un système de signes permettant aux individus de constituer la réalité comme objet de leur expérience et de leur pensée.

- a. Le langage opère une double distanciation avec la chose.

Texte : Nietzsche, **Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral** (1873) (in Le livre du philosophe, GF)

"Tout mot devient immédiatement concept par le fait qu'il ne doit pas servir justement pour l'expérience originale, unique, absolument individualisée, à laquelle il doit sa naissance, c'est-à-dire comme souvenir, mais qu'il doit servir en même temps pour des expériences innombrables, plus ou moins analogues, c'est-à-dire, à strictement parler, jamais identiques, et ne doit donc convenir qu'à des cas différents. Tout concept naît de l'identification du non-identique. Aussi certainement qu'une feuille n'est jamais tout à fait identique à une autre, aussi certainement le concept feuille a été formé grâce à l'abandon délibéré de ces différences individuelles, grâce à un oubli des caractéristiques, et il éveille alors la représentation, comme s'il y avait dans la nature, en dehors des feuilles, quelque chose qui serait "la feuille", une sorte de forme originelle selon laquelle toutes les feuilles seraient plissées, dessinées, cernées, colorées, crépées, peintes, mais par des mains malhabiles au point qu'aucun exemplaire n'aurait été réussi correctement et sûrement comme la copie fidèle de la forme originelle.

[...]

« Qu'est-ce qu'un mot ? La représentation sonore d'une excitation nerveuse. Mais conclure d'une excitation nerveuse à une cause extérieure à nous, c'est déjà le résultat d'une application fautive et injustifiée du principe de raison. Comment aurions-nous le droit, si la vérité avait été seule déterminante dans la genèse du langage, et le point de vue de la certitude dans les désignations, comment aurions-nous donc le droit de dire : la pierre est dure - comme si « dure » nous était encore connu autrement et pas seulement comme une excitation toute subjective ! Nous classons les choses selon les genres, nous désignons l'arbre comme masculin, la plante comme féminine : quelles transpositions arbitraires ! Combien nous nous sommes éloignés à tire-d'aile du canon de la certitude ! Nous parlons d'un « serpent » : la désignation n'atteint rien que le mouvement de torsion et pourrait donc convenir aussi au ver. Quelles délimitations arbitraires ! Quelles préférences partiales tantôt de telle propriété d'une chose, tantôt de telle autre ! Comparées entre elles, les différentes langues montrent qu'on ne parvient jamais par les mots à la vérité, ni à une expression adéquate : sans cela, il n'y aurait pas de si nombreuses langues. La « chose en soi » (ce serait justement la pure vérité sans conséquences), même pour celui qui façonne la langue, est complètement insaisissable et ne vaut pas les efforts qu'elle exigerait. Il désigne seulement les relations des choses aux hommes et s'aide pour leur expression des métaphores les plus hardies. Transposer d'abord une excitation nerveuse en une image ! Première métaphore. L'image à nouveau transformée en un son articulé ! Deuxième métaphore. Et chaque fois saut complet d'une sphère dans une sphère tout autre et nouvelle. On peut s'imaginer un homme qui soit totalement sourd et qui n'ait jamais eu une sensation sonore ni musicale : de même qu'il s'étonne des figures acoustiques de Chiadni dans le sable, trouve leur cause dans le tremblement des cordes et jurera ensuite là-dessus qu'il doit maintenant savoir ce que les hommes appellent le « son », ainsi en est-il pour nous tous du langage. Nous croyons savoir quelque chose des choses elles-mêmes quand nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, et nous ne possédons cependant rien que des métaphores des choses, qui ne correspondent pas du tout aux entités originelles. Comme le son en tant que figure de sable, l'X énigmatique de la chose en soi est prise, une fois comme excitation nerveuse, ensuite comme image, enfin comme son articulé. Ce n'est en tout cas pas logiquement que procède la naissance du langage et tout le matériel à l'intérieur duquel et avec lequel l'homme de la vérité, le savant, le philosophe, travaille et construit par la suite, s'il ne provient pas de Coucou-les-nuages, ne provient pas non plus en tout cas de l'essence des choses. »

Le problème du concept c'est qu'il ne s'intéresse pas à la réalité comprise comme ce qui nous est extérieur mais à « la chose en soi », c'est-à-dire à la réalité dans sa dimension abstraite et générale.

Le langage opère une double métaphore de la chose à son image et de l'image à l'image sonore, c'est-à-dire que le langage opère une double distanciation avec la réalité en passant d'abord de la sphère des choses à celle de la pensée puis de la sphère de la pensée à celle du langage. Nietzsche accuse

alors le mensonge du langage qui nous fait croire que par le concept nous atteignons la chose elle-même alors que ce dernier n'est que « métaphore de la chose elle-même. » la chose extérieure serait un « x énigmatique » échappant au langage.

Le langage serait alors le lieu d'une déformation de la réalité voire d'une falsification de cette dernière par les catégories de l'esprit."

Mais, nous pourrions répliquer ici que finalement le langage ne nous donne par tant accès à la chose en soi qu'à la réalité telle qu'elle se manifeste dans notre expérience, c'est-à-dire telle qu'elle se présente à nous après avoir été informée par les formes de notre sensibilité : nous n'aurions alors pas tant accès aux choses en soi qu'aux phénomènes. Et ces phénomènes, bien que distincts du monde extérieur, seraient la seule réalité pour nous puisque l'esprit ne peut avoir pour réalité que ce que lui donne l'expérience.

Texte : Kant, ***Critique de la raison pure***.

« L'effet produit par un objet sur la capacité de représentation, dans la mesure où nous sommes affectés par lui, est une sensation. L'intuition qui se rapporte à l'objet à travers une sensation s'appelle empirique. L'objet indéterminé d'une intuition empirique s'appelle phénomène (Critique de la raison pure, Esthétique transcendantale, §1, AK, III, 50, p. 117).

« Toute notre intuition n'est rien que la représentation du phénomène » (Ibid., §8, AK, III, 64, p. 133)

« Les choses telles qu'elles nous apparaissent, en tant qu'elles sont pensées comme des objets conformément à l'unité des catégories, s'appellent phénomènes » (Ibid., Analytique des concepts, AK, IV, 162, 1ère édition, p. 301).

« Il y a des choses qui nous sont données, en tant qu'objets de nos sens situés hors de nous, mais, de ce qu'elles peuvent bien être en soi, nous ne savons rien, nous ne connaissons que leurs phénomènes, c'est-à-dire les représentations qu'elles produisent en nous en affectant nos sens » (Prolégomènes, §13, Remarque II).

« Si nous considérons les objets des sens, comme de juste, comme de simples phénomènes, nous admettons cependant en même temps par là qu'ils ont pour fondement une chose en soi, bien que nous ne connaissions pas comment elle est constituée en elle-même, mais seulement son phénomène, c'est-à-dire la façon dont nos sens sont affectés par ce quelque chose d'inconnu. L'entendement donc, justement parce qu'il admet des phénomènes, convient aussi de l'existence des choses en soi, et dans cette mesure, nous pouvons dire que la représentation de ces êtres qui sont au fondement des

phénomènes, et par suite purement intelligibles, est non seulement recevable, mais encore inévitable » (ibid., §32).

« Ce serait une absurdité encore plus grande que de ne pas admettre du tout de chose en soi, ou de vouloir donner notre expérience pour l'unique mode de connaissance possible des choses, par suite notre intuition dans l'espace et le temps pour la seule intuition possible, et par conséquent de vouloir tenir les principes de la possibilité de l'expérience pour les conditions universelles des choses en soi » (ibid., §57).

« Derrière les phénomènes, il doit y avoir pourtant pour les fonder (quoique cachées) les choses en soi, et qu'on ne peut pas exiger que les lois de leur opération soient identiques à celles auxquelles sont soumises leurs manifestations phénoménales » (Fondements de la Métaphysique des mœurs, De la limite..., II, AK, IV, 459)

Cependant, la critique de Nietzsche va plus loin : ce qu'il reproche au langage ce n'est pas tant de ne pas nous donner accès à ces choses elles-mêmes mais de nous faire croire qu'il nous en donne l'accès et la connaissance. Mais plus encore, le langage repose sur une falsification de la réalité perçue par nos préjugés : le langage ne se contente pas de décrire le phénomène perçu mais le falsifie par ses catégories.

Texte : Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*, I, 17.

« Pour ce qui est de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait que ces esprits superstitieux ne reconnaissent pas volontiers à savoir qu'une pensée se présente quand « elle » veut, et non pas quand « je » veux ; de sorte que c'est falsifier la réalité que de dire : le sujet « je » est la condition du prédicat « pense ». Quelque chose pense, mais que ce quelque chose soit justement l'antique et fameux « je », voilà, pour nous exprimer avec modération, une simple hypothèse, une assertion, et en tout cas pas une « certitude immédiate ». En définitive, ce « quelque chose pense » affirme déjà trop ; ce « quelque chose » contient déjà une interprétation du processus et n'appartient pas au processus lui-même. En cette matière, nous raisonnons d'après la routine grammaticale : « Penser est une action, toute action suppose un sujet qui l'accomplit, par conséquent... » C'est en se conformant à peu près au même schéma que l'atomisme ancien s'efforça de rattacher à l'« énergie » qui agit une particule de matière qu'elle tenait pour son siège et son origine, l'atome. Des esprits plus rigoureux nous ont enfin appris à nous passer de ce reliquat de matière, et peut-être un jour les logiciens s'habitueront-ils eux aussi à se passer de ce « quelque chose », auquel s'est réduit le respectable « je » du passé. », Le langage informe et fixe la réalité comprise comme objet de la pensée et de l'expérience. »

Le langage par ses besoins falsifierait la réalité : l'exemple pris par Nietzsche montre comment les catégories grammaticales engendrent des catégories métaphysiques inexistantes, comme celle du « je », du « sujet ». En catégorisant ainsi le réel, le langage tend à figer la réalité elle-même.

b. Le langage fige la réalité et la dénature, plus encore, il la soustrait à notre expérience.

Le langage est un processus qui s'établit sur l'habitude de l'expérience et donc sur la sédimentation de nos souvenirs et de nos contenus d'expérience.

Texte : Bergson, ***Essai sur les données immédiates de la conscience***, 1889, PUF, Quadrige, 2011, p. 96-97.

"Quand je me promène pour la première fois, par exemple, dans une ville où je séjournerai, les choses qui m'entourent produisent en même temps sur moi une impression qui est destinée à durer, et une impression qui se modifiera sans cesse. Tous les jours j'aperçois les mêmes maisons, et comme je sais que ce sont les mêmes objets, je les désigne constamment par le même nom, et je m'imagine aussi qu'elles m'apparaissent toujours de la même manière. Pourtant, si je me reporte, au bout d'un assez long temps, à l'impression que j'éprouvai pendant les premières années, je m'étonne du changement singulier, inexplicable et surtout inexprimable, qui s'est accompli en elle. Il semble que ces objets, continuellement perçus par moi et se peignant sans cesse dans mon esprit, aient fini par m'emprunter quelque chose de mon existence consciente ; comme moi ils ont vécu, et comme moi vieilli. Ce n'est pas là illusion pure ; car si l'impression d'aujourd'hui était absolument identique à celle d'hier, quelle différence y aurait-il entre percevoir et reconnaître, entre apprendre et se souvenir ? Pourtant cette différence échappe à l'attention de la plupart ; on ne s'en apercevra guère qu'à la condition d'en être averti, et de s'interroger alors scrupuleusement soi-même. La raison en est que notre vie extérieure et pour ainsi dire sociale a plus d'importance pratique pour nous que notre existence intérieure et individuelle. Nous tendons instinctivement à solidifier nos impressions, pour les exprimer par le langage. De là vient que nous confondons le sentiment même, qui est dans un perpétuel devenir, avec son objet extérieur permanent, et surtout avec le mot qui exprime cet objet."

Le langage opère donc une transformation de la réalité, transformation qui la dénature : nous passons des choses et des êtres pris dans un mouvement perpétuel de devenir et de nouveauté à un objet fixe et stable. Ainsi le langage passe de la sphère des choses à celle des objets par un processus de fixation.

Texte : Bergson, ***Essai sur les données immédiates de la conscience***, 1889, PUF, Quadrige, 2011, p. 97-98

"Telle saveur, tel parfum m'ont plu quand j'étais enfant, et me répugnent aujourd'hui. Pourtant je donne encore le même nom à la sensation éprouvée, et je parle comme si, le parfum et la saveur étant

demeurés identiques, mes goûts seuls avaient changé. Je solidifie donc encore cette sensation ; et lorsque sa mobilité acquiert une telle évidence qu'il me devient impossible de la méconnaître, j'extrais cette mobilité pour lui donner un nom à part et la solidifier à son tour sous forme de goût. Mais en réalité il n'y a ni sensations identiques, ni goûts multiples ; car sensations et goûts m'apparaissent comme des choses dès que je les isole et que je les nomme, et il n'y a guère dans l'âme humaine que des progrès. Ce qu'il faut dire, c'est que toute sensation se modifie en se répétant, et que si elle ne me paraît pas changer du jour au lendemain, c'est parce que je l'aperçois maintenant à travers l'objet qui en est cause, à travers le mot qui la traduit. Cette influence du langage sur la sensation est plus profonde qu'on ne le pense généralement. Non seulement le langage nous fait croire à l'invariabilité de nos sensations, mais il nous trompera parfois sur le caractère de la sensation éprouvée. Ainsi, quand je mange d'un mets réputé exquis, le nom qu'il porte, gros de l'approbation qu'on lui donne, s'interpose entre ma sensation et ma conscience ; je pourrai croire que la saveur me plaît, alors qu'un léger effort d'attention me prouverait le contraire. Bref, le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal, qui emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle. Pour lutter à armes égales, celles-ci devraient s'exprimer par des mots précis ; mais ces mots, à peine formés, se retourneraient contre la sensation qui leur donna naissance, et inventés pour témoigner que la sensation est instable, ils lui imposeraient leur propre stabilité."

Le pb : en stabilisant l'expérience, le langage nous fait à la fois manquer sa profondeur et sa vérité, mais il nous enferme aussi dans l'illusion de la stabilité et de la répétition : nous voyons les choses comme identiques, nous accueillons nos sensations présentes comme identiques à celles passées. Le langage empêche de saisir la nouveauté et la profondeur de la réalité, du moins lorsqu'il en est fait un usage spontané et habituel, c'est-à-dire non réfléchi. Le langage est un écran placé entre la sensation de la chose telle qu'elle se donne et ma conscience.

Mais alors, si le langage échoue à nous donner la réalité dans son entièreté et sa vérité, pourquoi l'utilisons-nous de façon systématique ? Pourquoi, ayant conscience de cette déformation du réel porté par le langage nous ne renonçons pas à lui ?

Le problème de la non-adéquation du langage à la réalité et plus encore de la falsification de la réalité par le langage nous laisse face à une alternative : ou bien nous renonçons au langage ou bien nous devons lui trouver une utilité qui dépasse ses défauts.

Ainsi, dans **Alice au pays des merveilles**, le taon demande à Alice si les insectes se reconnaissent dans les noms que le langage leur donne. Alice répond que non, probablement pas. Alors le taon pose à Alice la question de l'intérêt et de l'utilité du langage : si les êtres et les choses qui sont nommées ne

se reconnaissent pas et ne répondent pas à leurs noms, à quoi servent ces derniers ? Celle-ci répond : « À eux, ça ne sert à rien mais j'imagine que cela a une utilité pour les gens qui les nomment. Autrement, pourquoi les choses auraient-elles des noms ? »

Le langage ne se fonderait alors pas tant dans son rapport d'adéquation à la réalité que dans son rapport utilitaire à cette dernière : il serait l'instrument par lequel les hommes pourraient agir sur la réalité.

c. Le langage entretient avec la réalité un rapport utilitaire permettant l'action sur la réalité.

Texte : Bergson, *Le rire*, 1900, PUF, p.117-118

"Enfin, pour tout dire, nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette ten-dance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles, comme en un champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces ; et fascinés par l'action, attirés par elle, pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi, nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes."

Le langage est une production humaine suscitée par le besoin : qui nous place en dehors de la réalité afin de mieux pouvoir agir sur elle. En tant que conséquence d'un besoin pratique, le langage serait nécessaire au sujet pour entrer en relation avec elle.

Ainsi Philippe Jacottet, face au deuil, ressent les limites du langage pour dire la réalité dans sa vérité. Ces limites viennent de la non-adéquation des mots aux choses, ces derniers ne collent pas à la réalité. Alors, il explore la possibilité de renoncer au langage pour atteindre cette réalité :

Parler est facile, et tracer des mots sur la page,
en règle générale, est risquer peu de chose :
un ouvrage de dentellière, calfeutré,
paisible (on a pu même demander
à la bougie une clarté plus douce, plus trompeuse),
tous les mots sont écrits de la même encre,
"fleur" et "peur" par exemple sont presque pareils,
et j'aurai beau répéter "sang" du haut en bas
de la page, elle n'en sera pas tachée,
ni moi blessé.

Aussi arrive-t-il qu'on prenne ce jeu en horreur,
qu'on ne comprenne plus ce qu'on a voulu faire
en y jouant, au lieu de se risquer dehors
et de faire meilleur usage de ses mains,

Cela,
c'est quand on ne peut plus se dérober à la douleur,
qu'elle ressemble à quelqu'un qui approche
en déchirant les brumes dont on s'enveloppe,
abattant un à un les obstacles, traversant
la distance de plus en plus faible – si près soudain
qu'on ne voit plus que son mufle plus large
que le ciel.

Parler alors semble mensonge, ou pire : lâche
insulte à la douleur, et gaspillage
du peu de temps et de forces qui nous reste.

[Philippe Jaccottet, *Chants d'en bas*, 2 : "Chacun a vu un jour" \(1974\)](#)

Cependant, le poète se rend compte que ni le cri, ni le silence ne parviennent à dire cette réalité. Alors, il reprend son œuvre de langage et, conscient des limites du langage, décide de l'employer afin de s'approcher au mieux de cette réalité qui lui échappe.

Mais alors le poète qui reconnaît les limites du langage, renonce-t-il définitivement à la réalité ? A ce stade, il semble qu'ou bien nous renonçons au langage ou bien nous renonçons à la réalité extérieure

comprise comme ensemble des choses indépendantes de nous pour lui substituer une réalité modifiée faite d'objets figés.

Le langage est un outil nous permettant de rendre signifiante pour nous une réalité fuyante en l'interprétant et en la constituant.

- a. Le langage est une structure affectant et orientant notre mode de saisie et d'interprétation de la réalité.

Le langage, tout en modifiant la réalité nous permet de renouveler notre regard sur elle. Il n'est pas qu'un système de signes qui viendrait se mettre tel un écran entre nous et elle, mais il apparaît comme une structure de notre expérience, structure efficace pour atteindre le réel.

Texte : . Friedrich Waismann, "La vérifiabilité", 1930, tr. fr. Delphine Chapuis-Schmitz et Sandra Laugier, in **Philosophie des sciences – Théories, expériences et méthodes**, Vrin, 2004, p. 355-356.

« "Supposez encore qu'il y ait une tribu dont les membres comptent « un, deux, trois, quelques, beaucoup ». Supposez qu'un homme de cette tribu dise, en regardant un vol d'oiseaux, « quelques oiseaux », alors que je dirais « cinq oiseaux » -est-ce le même fait pour lui et pour moi ? Si, dans un cas de ce genre, je passe à un langage ayant une structure différente, je ne peux plus décrire « le même » fait, mais seulement un autre fait qui ressemble plus ou moins au premier. Quelle est alors la réalité objective que le langage est censé décrire ?

Ce qui s'oppose en nous à une telle suggestion, c'est le sentiment que le fait est là objectivement, quelle que soit la manière dont nous l'exprimons. Je perçois quelque chose qui existe et je le mets en mots. Il semble s'ensuivre qu'un fait est quelque chose qui existe indépendamment du langage, et avant lui ; le langage sert simplement de moyen de communication. Ce que nous risquons de ne pas apercevoir, ici, c'est que la façon dont nous voyons un fait - c'est-à-dire ce que nous soulignons et ce que nous négligeons - c'est notre travail. « Les rayons du soleil tremblant sur le flot des marées » (Pope). Ici, un fait est quelque chose qui émerge d'un arrière-plan, et qui prend forme sur lui. Cet arrière-plan peut être, par exemple, mon champ visuel ; quelque chose qui éveille mon attention se détache de ce champ, est placé en ligne de mire et appréhendé au moyen du langage ; voilà ce que nous appelons un fait. Un fait est remarqué ; et en étant remarqué il devient un fait. « N'était-ce donc pas un fait avant que vous ne le remarquiez ? ». C'en était un, s'il est vrai que j'aurais pu le remarquer. Dans un langage où il n'y a que la série de nombres « un, deux, trois, quelques, beaucoup », un fait comme « il y a cinq oiseaux » ne peut pas être perçu." »

Le langage nous permet de saisir la réalité sous le régime des faits, c'est-à-dire comme des unités de sens. En cela, sa structure rend signifiant le réel.

Cependant, le langage n'est pas une interprétation entièrement libre, elle part d'un donné, de ce qui est présent. « je mets en mots ce qui existe ». alors le langage rend capable de saisir des faits, c'est-à-dire des unités de sens au cœur du réel qui sinon ne serait ni perçu ni signifiant pour nous.

- b. Le langage permet alors de symboliser le réel et de le rendre signifiant en rapportant à des signes.

Texte : Émile Benveniste, ***Problèmes de linguistique générale***, 1954, Éd. Gallimard, 1966, p. 25-26.

"Le langage re-produit la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait naître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et, à travers ce discours, l'événement reproduit. Ainsi la situation inhérente à l'exercice du langage, qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur, il représente la réalité ; pour l'auditeur, il recrée cette réalité. Cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective. Ici surgissent aussitôt de graves problèmes que nous laisserons aux philosophes, notamment celui de l'adéquation de l'esprit à la « réalité ». Le linguiste pour sa part estime qu'il ne pourrait exister de pensée sans langage, et que par suite la connaissance du monde se trouve déterminée par l'expression qu'elle reçoit. Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre. Il est logos, discours et raison ensemble, comme l'ont vu les Grecs. Il est cela du fait même qu'il est langage articulé, consistant en un arrangement organique de parties, en une classification formelle des objets et des procès. Le contenu à transmettre (ou, si l'on veut, la « pensée ») est ainsi décomposé selon un schéma linguistique. La « forme » de la pensée est configurée par la structure de la langue. Et la langue à son tour révèle dans le système de ses catégories sa fonction médiatrice. Chaque locuteur ne peut se poser comme sujet qu'en impliquant l'autre, le partenaire qui, doté de la même langue, a en partage le même répertoire de formes, la même syntaxe d'énonciation et la même manière d'organiser le contenu. À partir de la fonction linguistique, et en vertu de la polarité je : tu, individu et société ne sont plus termes contradictoires, mais termes complémentaires. C'est en effet dans et par la langue qu'individu et société se déterminent mutuellement. L'homme a toujours senti - et les poètes ont souvent chanté - le pouvoir fondateur du langage, qui instaure une réalité imaginaire, anime les choses inertes, fait voir ce qui n'est pas encore, ramène ici ce qui a disparu. C'est pourquoi tant de mythologies, ayant à expliquer qu'à l'aube des temps quelque chose ait pu naître de rien, ont posé comme principe créateur du monde cette essence immatérielle et souveraine, la Parole. Il n'est pas en effet de pouvoir plus haut, et tous les pouvoirs de

l'homme, sans exception, qu'on veuille bien y songer, découlent de celui-là. La société n'est possible que par la langue; et par la langue aussi l'individu. L'éveil de la conscience chez l'enfant coïncide toujours avec l'apprentissage du langage, qui l'introduit peu à peu comme individu dans la société. Mais quelle est donc la source de ce pouvoir mystérieux qui réside dans la langue ? Pourquoi l'individu et la société sont-ils, ensemble et de la même nécessité, fondés dans la langue ? Parce que le langage représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de symboliser. Entendons par là, très largement, la faculté de représenter le réel par un « signe » et de comprendre le « signe » comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de « signification » entre quelque chose et quelque chose d'autre."

En tant qu'interprétation du réel le langage est un pouvoir de symbolisation de ce dernier, c'est-à-dire de signification de ce dernier. Par le langage, le fait est représenté par un signe mais également compris. Représentation et compréhension sont alors intimement liées. Le détour opéré par le langage n'apparaît pas tant comme une distanciation mais comme une signification de ce dernier : il permet de donner sens au réel en le rapportant à des signes.

Reproduction du réel = nécessite un ancrage sociologique et culturel pouvant servir de terreau aux significations elles-mêmes. Alors, le langage = « outil de l'intersubjectivité » = ce par quoi j'exprime la réalité à un autre que moi et, par cette expression c'est-à-dire cette mise en signe signifiante, je la lui rends à la fois présente et compréhensible.

- c. Le langage est de façon ultime la structure de signes par laquelle nous classons et organisons la réalité à partir des catégories culturelles et sociales.

Alors, le langage = structure d'organisation de la réalité, c'est-à-dire de mise en ordre de cette dernière à partir de catégories sociales et culturelles.

Texte : Claude Hagège, **L'Homme de paroles**, 1985, Folio essais, 2002, p. 169-171.

"Si, pour les hommes, l'univers possède une existence c'est dans la mesure où leurs langues donnent des noms à ce que leurs sens et leurs machines peuvent en percevoir. Il importe peu aux choses d'avoir des noms ou de n'en pas avoir. Mais il importe beaucoup à l'espèce qui vit au milieu d'elles de leur en donner. Vérité sur le langage que rappelle, dans un autre contexte mais aussi clairement que les traités théoriques, le plus linguistique des ouvrages de fiction, Alice au pays des merveilles : « Est-ce que les insectes répondent à leurs noms ? » : demande le taon. Sur quoi Alice : « Pas à ma connaissance, » « À quoi leur sert », réplique le taon, « d'avoir des noms, si ce n'est pour y répondre ? ». À cela, Alice répartit : « À eux, ça ne sert à rien mais j'imagine que cela a une utilité pour les gens qui les nomment. Autrement, pourquoi les choses auraient-elles de noms ? »[1]

Cependant, nommer n'est pas reproduire, mais classer. Donner un nom aux choses, ce n'est pas leur attribuer une étiquette. Construire ou interpréter des phrases, ce n'est pas prendre ou contempler une photo-graphie d'objets. Si les mots des langues n'étaient que des images des choses, aucune pensée ne serait possible. Le monde ne sécrète pas de pensée. Or, il est pensable pour l'homme, qui tient des discours sur lui. C'est donc que les mots, et plus précisément ce qu'en linguistique on appelle signes, ne sont pas de simples étiquettes dont l'ensemble constituerait les langues en purs inventaires. Ce ne sont pas les articles énumérables d'une taxinomie. Ce sont des sources de concepts. Par eux, l'univers se trouve ordonné en catégories concep-tuelles. Des catégories, donc, qui ne sont d'aucune manière inhérentes à la nature des choses. La langue reconstruit à son propre usage, en se les appropriant, les objets et notions du monde extérieur (qui, comme on l'a vu, constituent ce que les linguistes appellent le référé-ment). Et cette construction est elle-même soumise à modifications, puisque tes emplois dans des situations de discours sont toujours variables, comme les modèles idéologiques qui s'y déploient.

Ainsi les langues, en parlant le monde, le réinventent. Elles ordonnent objets et notions selon ce qu'on pourrait appeler un principe de double structuration.

La première structuration est celle qui crée des catégories par abstraction, et les hiérarchise. Le monde ne contient pas d'objets qui représentent la pluralité, la singularité, la dualité, l'animé, l'humain, la qualité, la quantité, la possession, la détermination, l'agent, le patient, la transitivité, la couleur, la parenté. Mais ces catégories sont présentes dans les langues en tant qu'universaux : non pas toutes à la fois selon les mêmes structures formelles dans n'importe quelle langue, mais en tant qu'ensemble d'éléments possibles, au sein duquel chacune occupe une position.

La seconde structuration est interne. C'est celle qui organise les langues elles-mêmes, à plusieurs niveaux, en réseaux de solidarités. Le signifié d'un signe, au sein du lexique et, en particulier, d'une zone sémantique, est défini par sa différence."

Reproduire le réel = pas le représenter seulement mais le classer c'est-à-dire l'ordonner afin qu'il devienne rationnel/ Le langage donne au monde une rationalité qui permet sa compréhension et en fait une réalité pour le sujet.

Cependant : pb : ces catégories comme fruit d'une culture et ancrage sociologique créent une réalité seconde qui parfois dénature la réalité elle-même et oriente la compréhension que le sujet en a.

Ex Simone de Beauvoir, **le Deuxième Sexe**. Femme est décrite et définie sous la catégorie de l'autre = catégorie qui rend possible la domination masculine et qui attribue à la femme une forme de relativité. Elle est ce qui est second par rapport à l'homme, ce qui se pense par lui.

SI abus du langage qui devient un instrument d'action sur le réel et donc un instrument politique = possibilité de modification = si le langage est construction du réel à partir de catégories = possible de modifier les catégories pour modifier notre appréhension même du réel.

Ex : les gender studies. Modification de notre compréhension et de notre saisie du réel par la mise en avant de la notion de genre comme catégorie efficace pour saisir la réalité et la dire. Cette modification du langage = entraîne un changement de perception de la réalité qui lui-même suscite une transformation des comportements et des habitudes.